

Ce livre n'aurait jamais existé sans Christian Colonna. C'est lui qui m'a encouragé à raconter mon histoire au cours de longues séances d'enregistrement. Puis, il a pris la peine de mettre en forme mon récit. Ce fut un travail d'écoute et de patience, suivi d'une longue retranscription de la vérité, pour exprimer mes sentiments, sans jamais me trahir.

Je tiens à le remercier de m'avoir offert son temps et son amitié et à le féliciter pour le talent avec lequel il a su accomplir cette tâche que je n'aurais pu mener tout seul à son terme.

Gérard Perriot

D'abord professeur d'histoire et de géographie, Christian Colonna a choisi d'exercer, pendant près de vingt ans, la profession de cinéaste-conférencier. Spécialisé sur les régions arctiques où il a conduit dix sept expéditions, il a présenté plus de 3500 conférences, notamment sous l'égide de « Connaissance du Monde », en France et dans les pays francophones.

Il est l'auteur de plusieurs livres et réalisateur de films sur l'Alaska, le Grand nord canadien, la Laponie et le Groenland.

Désormais, il s'investit dans la sauvegarde du patrimoine historique et la défense de la langue française.

Gérard PERRIOT

**J'étais médecin
de campagne**

recueilli par

Christian COLONNA

CHAPITRE 1

Mon père était vétérinaire à Sancoins, dans le Cher. C'était encore l'époque de ces belles machines vivantes qui fabriquaient le crottin au pouvoir si fertilisant et au parfum à nul autre pareil. Des chevaux, il y en avait presque autant qu'il y a d'automobiles maintenant. En ce temps là, les voitures à moteur, les camions et les tracteurs n'en étaient qu'à leur commencement. Les chevaux faisaient cloc-cloc, cloc-cloc et sur les pavés des rues ils faisaient jaillir des étincelles. Leur cadence était rassurante.

Le premier souvenir que je garde de ces bêtes impressionnantes remonte probablement à ce jour où mon grand-oncle me posa comme un grand, sur la banquette avant de sa jardinière, à côté de lui. Il tenait les rênes mollement, n'ayant qu'à lancer, de temps en temps un « Aïe ! » bienveillant pour faire avancer cette masse poilue qui barrait mon horizon à quelques centimètres de mon visage. Ce derrière monumental, qui se déhanchait, clopin-clopant, entre les brancards, faisait naître un roulis qui m'obligeait à me tenir des deux mains à l'accoudoir formé d'une barre de fer arrondie. Mes fesses roulaient sur le siège, fait d'une simple planche, et je me cognais tour à tour à mon grand-oncle et sur la barre qui me protégeait du précipice.

L'un des premiers sons dont je me souviens, c'est celui que lâchait Pompon, le cheval, quand il se mettait à péter. Ça ressemblait au bruit d'une trompette dont le

trompettiste n'aurait pas su jouer. Et ça me faisait rire sous cape, car il n'était pas question que je rigole de cette chose-là devant mon grand-oncle pour qui rien n'était plus naturel qu'un pet de cheval.

Mon premier souvenir effrayant, il est entré dans ma mémoire le jour où pour la première fois je vis s'animer le trou du cul de Pompon. Ce phénomène reste gravé dans mon esprit comme l'événement le plus stupéfiant que pouvait vivre un enfant de mon âge. J'avais peut-être quatre ans.

Assis sur la banquette avant de la jardinière, j'étais donc aux premières loges pour assister à ce spectacle incroyable que m'offrit, pour la première fois, le cul de ce brave cheval à partir du moment où il se prépara à vider ses entrailles. Pompon s'arrêta, sans raison apparente. Il souleva sa queue et un étrange trou qui semblait entouré de lèvres toutes ridées, me fixant droit dans les yeux, se mit à s'élargir, à s'élargir de façon inquiétante, laissant apparaître une masse de matière effrayante qui ne voulait pas s'évacuer. Le trou grossissait encore sans qu'il semblât possible de deviner le moment où il arrêterait sa dilatation alarmante. J'avais mal pour le pauvre Pompon dont j'étais sûr qu'il allait éclater quand soudain, une cascade de crottin dégringola sur le chemin. Aussitôt l'expulsion achevée, le trou commença à reprendre des proportions normales tandis que Pompon baissait la queue, en prenant tout son temps. Les lèvres retrouvèrent leurs rides et le trou du cul de Pompon n'en finit plus de se refermer, comme aurait fait une vieille femme édentée prise d'une manie incoercible à vouloir mimer un mouvement d'aspiration. On aurait dit que l'orifice de Pompon allait se mettre à parler.

En guise de discours, Pompon lâcha un pet de soudard et, cette fois, complètement soulagé, il repartit, clopin-cloplant.

Pompon était un membre de la famille et, en tant que tel, j'avais, à son endroit, une réelle affection et il avait toute ma confiance. Ce n'était pas le cas avec les clients de mon père, ces énormes chevaux de ferme, des masses d'autant plus impressionnantes que je n'en connaissais pas le tempérament. C'étaient ces chevaux-là que mon père allait soigner, à domicile.

Quand, à bord de son automobile, nous arrivions dans la cour nous étions d'abord accueillis par l'énorme chien de la ferme qui se mettait à aboyer comme un sauvage et qui me bousculait de sa truffe, curieuse de savoir qui j'étais. Il était beaucoup plus grand que moi. Déjà, emporté par le fermier qui était venu le rejoindre, mon père se dirigeait d'un pas décidé vers l'écurie où l'attendaient son patient et un valet de ferme, tandis que je continuais de persuader le loup de me laisser suivre mon papa qui semblait n'avoir aucune inquiétude sur le destin de son petit garçon.

Quand j'atteignais enfin la porte monumentale de l'écurie que les hommes avaient déjà passée depuis longtemps, le chien redoublait de violence verbale pour m'en interdire l'accès. J'étais angoissé à l'idée de ce qu'il allait me faire si je restais à sa portée. Et mon envie d'aller me protéger à l'ombre de mon père me donnait assez de courage ou d'inconscience pour oser braver le cerbère. Sitôt poussée la porte que, fort heureusement, le chien n'avait pas le droit de franchir, je pénétrais dans une longue allée, parcourue par une rigole dans laquelle s'écoulait un liquide nauséabond, entre deux rangées de derrières qui

me dominaient d'un air arrogant. J'étais obligé d'avancer, en posant mes pieds en canard, les jambes écartées, de part et d'autre du caniveau immonde pour rester à bonne distance d'un coup de sabot éventuel de ces monstres dont certains semblaient me regarder d'un mauvais œil, par dessus leur épaule. Avec le recul des ans, je pense qu'ils m'observaient de cette façon tout simplement parce qu'ils étaient étonnés de voir passer dans leur dos quelque chose qui ressemblait à un homme, en modèle réduit.

Finalement j'arrivais jusqu'au bout de l'allée où se trouvait une stalle. C'était là que mon père auscultait son malade. Mais compte tenu du temps que j'avais mis pour atteindre mon objectif, mon père, lui, avait déjà fini sa visite et retournait déjà à sa voiture. Je n'avais plus qu'à faire demi-tour et à braver, à nouveau, les deux rangées de derrières et le loup féroce qui m'attendait dans la cour.

Une autre angoisse reste également gravée dans ma mémoire. C'était quand mon père, pour une raison aussi étrange qu'inconnue, plongeait toute la longueur de son bras dans le derrière d'une vache. Spectacle saisissant, à la limite du cauchemar, puisque j'étais persuadé que la vache allait avaler mon papa, aspiré d'une façon irrésistible dans ce trou qui semblait ne pas avoir de fond.

Devenu adulte, j'ai toujours aimé raconter à ma façon l'impression que m'a laissée cette posture paternelle.

– « Du temps où j'étais petit, mon père m'amenait en tournée avec lui. Ce qui m'impressionnait le plus, c'était quand il enfonçait son bras dans la matrice d'une vache. Un jour, il y a laissé tomber son alliance. Il l'a cherchée en y replongeant son bras plusieurs fois. Il a eu beau

fouiller, il n'a rien retrouvé. Neuf mois après, le veau est né avec un collier en or ».

Je sais. L'histoire n'est pas très fine, mais elle m'amuse toujours. Car, j'aime rigoler. Je tiens ça de mon père qui riait et qui chantait à tout bout de champ. Heureuse époque où la chanson et le rire occupaient une si grande place !

La chanson et le rire étaient de mise, aussi, quand nous allions voir mon grand-oncle, le frère de mon grand-père paternel, dans le plus beau village du Cher, à Ainay-le-Vieil, dont il était le maire. Le Pompon qui tirait la charrette familiale m'apparaissait comme un complice et je lui étais reconnaissant de nous emmener avec lui. Cela prouve bien qu'on relativise l'attachement qu'on porte aux autres en fonction du plaisir qu'ils savent nous offrir.

Mon grand-oncle tenait table ouverte. Il y avait toujours une galette odorante, des verres et des bouteilles sur la grande table en bois qui occupait le milieu de la spacieuse cuisine. C'était la maison du Bon Dieu. Et, le soir, c'était dans cette pièce, qu'on me faisait dormir, dans un lit magnifique, qui occupait la place d'honneur. C'était un lit à baldaquin, avec un édredon rouge haut comme une montagne et onctueux comme un nuage. Ma grand-tante venait me prodiguer quelques caresses, avant de refermer le grand rideau qui entourait le lit et, enfoui dans mon édredon vaporeux, j'écoutais les discussions des grandes personnes qui se prolongeaient probablement bien après que je fusse parti pour le monde des songes, alors que je me croyais déjà au paradis.

L'un des moments de l'année les plus merveilleux que je passais chez mon grand-oncle était l'époque des ven-

danges. Toute la famille et les amis s'entassaient sur sa carriole bringuebalante, tirée par Pompon d'une placidité rassurante qui semblait ne pas faire cas du nombre de passagers. Je ne connaissais rien de plus joyeux que cette équipée chantant tout le long du trajet depuis la maison de mon grand-oncle, jusqu'à sa vigne à vendanger. Pendant que les grandes personnes cueillaient les grappes en s'interpellant, remplissaient les seaux et transportaient sur leur épaules les hottes pleines, j'allais, d'une rangée à l'autre, rendre visite à chacun. Penchés sur leur ouvrage, le dos plié, les jambes raides, dans leur pantalon de velours côtelé qui leur montait presque jusqu'au milieu de la poitrine, les hommes avaient une drôle d'allure vus de derrière, et davantage, encore, quand ils taillaient leur vigne, si bien qu'on les surnommait les « culs d'ours ».

Soixante ans après que cet accoutrement vestimentaire ait disparu, une confrérie vineuse a été créée à La Châtre. Elle a choisi de s'appeler par ce surnom pour rendre hommage à la mémoire de ces vigneronnes besogneux.

Quand arrivait l'heure du déjeuner, tout le monde se retrouvait dans une petite maison de pierres, au toit d'ardoises, à quatre pans, plantée au milieu du vignoble. On l'appelait « le cabinet de vigne ». Constituée d'une pièce unique d'environ quinze mètres carrés, percée d'une petite fenêtre, on y entrait par une porte à deux battants superposés, typique des maisons berrichonnes. Elle était équipée d'une cheminée monumentale que les femmes alimentaient avec des ceps dont les formes tourmentées me paraissaient l'œuvre du diable. Dans un coin étaient entassés les outils. Au beau milieu, une table et tout autour, serrés les uns aux autres, une quinzaine de personnes de tous âges communiaient dans la même cha-

leur familiale. On faisait griller les châtaignes. On faisait cuire de la viande, on mangeait les pêches de vignes et on buvait le jus du raisin fraîchement cueilli, mais en quantité moindre que le vin de l'année précédente.

Et tout le monde y allait de sa chanson qu'on reprenait en chœur. Merveilleuse réunion de famille où ressortait la personnalité de chacun ! Il y avait notamment mon grand-père paternel qui était instituteur de village. Originaire d'une région mitoyenne de la Sologne, réputée pour ses braconniers, il apprenait à ses élèves, outre le programme officiel, l'art de tendre les collets à lapins, le jardinage et comment reconnaître les champignons comestibles.

Son fils, qui fut donc mon papa, hérita de cet amour de la nature. En plus, mon père était un musicien autodidacte. Il avait appris tout seul à sonner de la trompe et à jouer de la vielle et de la cornemuse. Curieux de tout, ouvert à tout ce qui pouvait l'émerveiller, il pratiquait aussi la radiesthésie. Il agitait son pendule au dessus des vaches malades, sous l'œil intrigué des fermiers qui n'osaient pas s'en étonner ouvertement devant l'homme de l'art. Mais quelques-uns restaient sceptiques quant à l'efficacité de la méthode car nous étions à l'époque où les antibiotiques venaient d'être inventés. Et déjà des clients s'étaient persuadés que pour guérir les vaches, aussi bien que les hommes, il valait mieux des médicaments plutôt que de faire des ronds avec une espèce de gland en laiton au bout d'une ficelle.

Mon père restait obstinément attaché à la vieille école à un moment où la médecine évoluait de manière décisive et son attachement aux pratiques traditionnelles lui valut, sans doute, de perdre plus d'un client.

Moi-même, bien des années plus tard, je n'hésiterai pas à utiliser des méthodes peu conventionnelles qui feront la preuve de leur efficacité sans que, toutefois, je sache jamais en expliquer les raisons de façon rationnelle.

CHAPITRE 2

De mon temps, à Sancoins, comme partout ailleurs, il y avait une école publique, exclusivement réservée aux garçons. C'est là que j'ai suivi ma scolarité primaire, dans la classe de M. Brosselle.

A huit heures précises, il sifflait une première fois pour nous intimer l'ordre d'aller nous mettre en rang devant la salle de classe. Puis un deuxième coup de sifflet nous donnait l'ordre d'avancer. Le dernier entré dans la salle fermait la porte derrière lui. Tout le monde restait debout, dans l'allée, les bras croisés, et au troisième coup de sifflet nous nous asseyions à notre place en évitant de faire trop de bruit.

A partir de ce moment, la classe commençait et nous étions coupés du reste du monde.

A cinq cents mètres de là se trouvait le presbytère. C'était là que, deux fois par semaine, le curé nous « faisait le caté », de sept heures à huit heures. Nous commençons tôt, en ce temps là. Le curé nous faisait cours jusqu'à la dernière minute et ce n'était qu'après que nous devions, à tour de rôle, « essayer le tableau » de façon à le laisser tout propre pour la prochaine séance.

Un jour ce fut mon tour de l'essayer. Aussitôt ma mission accomplie, je courus jusqu'à mon école où je ne pus faire autrement que d'arriver après tous les autres. Je tapai à la porte. M. Brosselle cria « entrez ». J'entrai donc, en sachant qu'il ne se priverait pas de me faire remarquer mon retard.

- Perriot, d’où tu viens ?
- Du catéchisme, M’sieur, lui répondis-je alors qu’il le savait pertinemment.
- D’où tu viens ?
- Du catéchisme, M’sieur !
- Les autres aussi étaient au catéchisme ! Pourquoi es-tu en retard ?
- Mais, M’sieur, parce que j’ai dû effacer le tableau !
- Viens là !

Et il m’asséna une paire de gifles épouvantable. Mon oreille se mit à saigner. Mon nez aussi. Je me sentis envahi d’un terrible mal de tête. Je suis rentré chez moi à midi. Je n’ai pas pu manger ; j’ai vomi et mon père et ma mère ont cru bon de me dire que si j’avais reçu cette gifle, c’était parce que je l’avais certainement méritée.

J’eus beau leur expliquer toute l’histoire. Ils ne m’ont jamais cru. Mes parents nourrissaient envers M. Brossele une crainte incompréhensible. L’après midi, ils m’ont renvoyé à l’école où j’ai passé mon temps à dormir sur la table. J’ai eu mal pendant huit jours et j’ai continué à saigner de l’oreille. Et mes parents n’ont toujours pas voulu me soutenir.

A partir de ce jour là, j’ai entretenu envers M. Brossele une haine farouche. Davantage, sans doute, du fait qu’il était responsable de l’attitude de mes parents à mon égard qu’a cause de son comportement inadmissible et cruel. Cette haine ne faiblit jamais. Tant et si bien qu’une fois installé en tant que médecin, il me vint à l’idée que je pourrais un jour l’inviter à la maison et que, sitôt rentré dans le corridor, je lui donnerais une claque mémorable en lui disant que je lui rendais la monnaie de sa pièce et

je le jetterais dehors, avec tout mon mépris. Un scénario idyllique. Malheureusement cette conclusion justifiée resta sous forme de phantasme car à l'époque où je fus sur le point de m'offrir ce plaisir, j'appris qu'il venait de rendre l'âme, de mort naturelle. Hélas !

Cela ne m'empêcha pas d'entretenir ma haine envers lui. Mais cette haine, à bien y réfléchir, venait surtout du fait que même mes parents semblaient la lui porter par la peur qu'il leur inspirait.

C'est lui qui a conduit le défilé du Front Populaire, en 1936. En passant devant notre maison, il a tendu le poing vers nous. Or, mes parents allaient à la messe et ma sœur à l'école libre. Il y avait un malaise entre lui et nous.

Et c'est aussi à cause des ragots que mes parents entretenaient sur une certaine Marie-Thérèse qu'il m'arriva une histoire fâcheuse. Marie-Thérèse était la fille de notre directeur d'école. Elle fréquentait un autre instituteur, celui-là même qui nous faisait classe. Et puis arriva la guerre. L'instituteur fut mobilisé. Il laissa sa camarade de jeux au village. Mais, avant de partir il eut le temps de la mettre enceinte sans le vouloir. En dépit de son état, elle fut réquisitionnée par Monsieur l'inspecteur pour faire classe en remplacement de son amant. Mais cette décision fut loin de plaire à tout le monde. Pensez donc ! Une fille, qui n'était même pas mariée, et qui était pourtant enceinte, et de l'instituteur en personne ! Un véritable scandale, une honte, une leçon d'immoralité à cette époque où une femme ne pouvait avoir d'enfant qu'à condition d'être d'abord passée devant le maire et le curé. Or, il ne semblait même pas qu'il fût question de mariage entre eux. Moi, je m'en foutais absolument. Mais mes parents, eux comme beaucoup

d'autres, trouvaient la situation immorale. Et, tout naturellement, j'estimais qu'ils avaient raison.

Dans notre emploi du temps, il était prévu que l'après-midi nous ayons ce qu'on appelait alors des « loisirs dirigés » autrement dit tout un tas d'occupations bien plus amusantes que le calcul et le français. Or, il advint qu'un après-midi, cette Marie-Thérèse eut l'idée saugrenue de remplacer nos loisirs par une dictée. Scandale ! Sacrilège ! La coupe était pleine. Non seulement elle était une fille perdue mais, en plus, elle se permettait une initiative ignominieuse. Alors là, je ne sais pas ce qui me prit, moi qui étais d'ordinaire un gentil élève bien élevé. Je me suis mis debout et j'ai crié :

– Les gars, on va faire la grève sur le tas !

Je ne savais même pas ce que ça voulait dire. J'avais entendu ça dans la bouche des grandes personnes et, instinctivement, je pensais que ce mot d'ordre s'adaptait bien à la situation.

Alors là, Marie-Thérèse, toute pâle, sortit de la classe et quelques secondes après, revint avec son père, le directeur de l'école. Il me tira l'oreille, comme les instituteurs savaient si bien le faire en ce temps là, avec un mouvement de torsion insupportable qui oblige le pauvre martyr à lever son cul de son banc et il me décocha une paire de gifles magistrale.

Je retombai assis et il me dit :

– Perriot, tu diras à ton père qu'il vienne me voir, avec toi !

De retour à la maison, sans en dévoiler la raison, je dis donc à mon père :

– Dis, P'pa, Monsieur Dussolier, il voudrait te voir.

– Ah bon ! Ça doit être pour son petit chien. Il doit être malade.

Je me gardai bien de le contredire.

Mon père en profita pour venir me chercher à l'école, à la sortie de quatre heures et demie.

– Alors, dit mon père à l'instituteur, c'est votre chien qui ne va pas ?

L'instituteur lui répondit :

– Oh non, c'est pas ça ! Et il ajouta : Monsieur Perriot, vous avez devant vous un chef de bande noire !

Et il expliqua pourquoi à mon père qui me gratifia illico d'une paire de baffes. Encore une ! En guise de punition, je fus condamné à faire le tour de la cour pendant toutes les récréations, trois mois durant, en marchant. Une punition hautement formatrice, comme chacun en conviendra. Et c'est ainsi que, pendant trois mois, par tous les temps, tandis que mes copains s'amusaient, j'ai arpenté le périmètre de la cour de l'école, en marchant, comme un dromadaire aurait fait le tour de son puits. Mais, lui, au moins, en aurait-il fait le tour pour quelque chose d'utile.

Malgré toutes les années qui se sont écoulées depuis cet épisode, je reste persuadé que mon attitude envers Marie-Thérèse ne m'avait été inspirée que par l'image que mes parents m'en avaient donné, à force de déblatérer sur cette pauvre fille qui n'avait finalement que le tort d'être enceinte sans être mariée. Comme quoi les parents endossent, sans toujours le savoir, de hautes responsabilités sur la manière de penser de leurs enfants.

Cette cour, je devais en découvrir une seconde fois les moindres particularismes, à la suite d'une autre anecdote qui se déroula pendant le cours complémentaire qui allait

aboutir au brevet. C'est de cette époque que datent les copains avec qui je garde encore aujourd'hui des liens privilégiés au sein d'une amicale qui continue de se réunir de façon régulière.

Comme partout, les pissotières de mon école étaient constituées par de grandes plaques d'ardoise posées contre un mur. De l'autre côté du mur, c'était la rue. Et rien ne pouvait être plus amusant ni plus glorieux que de parvenir à pisser par dessus. Un jour, je lançai un défi à un camarade de ma classe. Nous réussîmes tous deux à faire passer notre jet au dessus du mur. Or, ce jour-là le chef de la musique municipale venait voir notre directeur au moment même où nous accomplissions cet exploit, ce que nous ignorions mais que nous ne tardâmes pas à apprendre car, alors que nous étions retournés en classe, le directeur entra et demanda :

– Quels sont ceux qui ont pissé par dessus le mur, aujourd'hui ?

Innocents comme nous l'étions à cet âge, nous nous dénonçâmes en même temps. Nous reçûmes chacun une paire de baffes et l'obligation de faire dix fois le tour de la cour, en marchant.

Ce barème me porta à croire qu'il est beaucoup plus grave d'être le meneur d'une révolution que de pisser sur ses semblables.

En seconde, je fus envoyé à Saint-Amand, dans le collège où j'étais allé passer le brevet. Pour aller subir cette épreuve, j'avais pris le train, tout seul, pour la première fois de ma vie. J'en avais fait toute une affaire, mais en réalité, tout se déroula sans histoire.

En revanche, dans le courant de ma première année à Saint-Amand, il m'arriva, avec ce train, une anecdote inté-

ressante. Trente deux kilomètres séparent Saint-Amand de Sancoins. Aujourd'hui, cette distance ne représente plus un obstacle pour rentrer chez soi tous les soirs. Mais, de mon temps, elle obligeait automatiquement les élèves à être pensionnaires. On ne revenait à la maison que pour la Toussaint, pour Noël, pour Carnaval, pour Pâques, pour Pentecôte et pour les grandes vacances. Chaque retour à la maison avait un air de fête et le petit train à vapeur qui nous transbahutait avait des allures de train du bonheur. Il n'avait rien d'un TGV, bien au contraire. Il s'appelait modestement « l'économique ». C'était un petit tortillard à voie métrique qui s'arrêtait à chaque gare et qui prenait son temps tout simplement parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Sur-tout dans les côtes.

Alors nous mettions cet essoufflement à profit pour démontrer notre vigueur masculine. Au départ, nous montions dans le wagon de tête et, quand arrivait une côte, nous sautions sur le ballast et nous remontions dans le wagon de queue. Rien de plus anodin que la démonstration de notre audace qui impressionnait beaucoup les filles de notre âge, mais qui avait le don de rendre le contrôleur nerveux. Or, un jour, dans la cohue qui se forma quand nous montâmes à l'abordage du dernier wagon, deux d'entre nous restèrent sur le carreau. Un copain et moi-même. Nous eûmes beau courir, sous les encouragements des plus chanceux que nous, rien n'y fit. Nous vîmes s'éloigner le convoi qui reprenait de la vitesse dans la descente.

Mon père m'attendait à Sancoins. Les copains le mirent au parfum. Et le voilà parti à notre recherche. Mais la route ne suivant que rarement la voie de chemin de fer, il ne pouvait espérer nous rencontrer qu'à un passage à niveau. Il les fit tous entre Sancoins et Saint-Amand. Finalement il nous

retrouva à la nuit tombante. Il me passa un savon que je trouvai mérité et nous rentrâmes à la maison où ma mère imaginait déjà le pire.

Mais je garde de Saint-Amand un souvenir autrement plus cuisant. Mes parents m'avaient confié à tante Gertrude. C'était la tante à héritage de la famille. Toute sa vie, elle s'était privée avec son mari pour investir dans l'achat de maisons, dans la pierre, un bien hautement respectable dans la mentalité d'un berrichon. Elle avait tellement économisé sur ses dépenses quotidiennes qu'à l'époque où je logeais chez elle, elle possédait presque toute une rue de la ville. En ce temps là on ne se chauffait qu'au bois et la tante Gertrude faisait appel à un pauvre bougre pour s'occuper de le couper, de le ranger et de fabriquer les bûchettes pour l'allumage du poêle et de la cheminée. Cet homme avait une manière fascinante de transformer les bûches en bouts de petit bois identiques qu'il rangeait dans un coin bien à part, facilement accessible. Il maniait la hachette avec une dextérité surprenante. Et naturellement, un jour, après qu'il eut fini sa journée, je m'essayai à mon tour à cet art délicat. Tout alla bien. Finalement, je trouvai ça facile quand, soudain, une bûchette rebondit sur le billot et vint se planter dans mon œil.

Ma grand-tante fut affolée. Aussitôt on me transporta « au docteur ». Il ne put que m'envoyer chez un ophtalmologiste, à Montluçon. Ce n'était pas la porte à côté. Le spécialiste m'ausculta et rendit son verdict. J'avais l'œil crevé et il n'y avait plus rien à faire.

Bien évidemment cet accident affreux fut pour moi un sérieux handicap mais, à bien y réfléchir, peut-être m'a-t-il sauvé la vie :